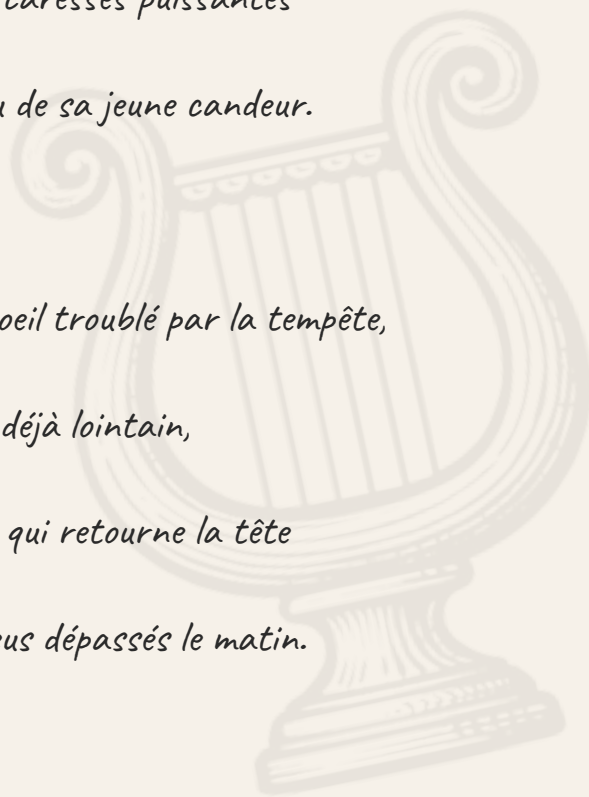


## *Femmes damnées (2)*

*A la pâle clarté des lampes languissantes,  
Sur de profonds coussins tout imprégnés d'odeur  
Hippolyte rêvait aux caresses puissantes  
Qui levaient le rideau de sa jeune candeur.*

*Elle cherchait, d'un oeil troublé par la tempête,  
De sa naïveté le ciel déjà lointain,  
Ainsi qu'un voyageur qui retourne la tête  
Vers les horizons bleus dépassés le matin.*

*De ses yeux amortis les paresseuses larmes,  
L'air brisé, la stupeur, la morne volupté,  
Ses bras vaincus, jetés comme de vaines armes,  
Tout servait, tout parait sa fragile beauté.*



*Etendue à ses pieds, calme et pleine de joie,  
Delphine la couvait avec des yeux ardents,  
Comme un animal fort qui surveille une proie,  
Après l'avoir d'abord marquée avec les dents.*

*Beauté forte à genoux devant la beauté frêle,  
Superbe, elle humait voluptueusement  
Le vin de son triomphe, et s'allongeait vers elle,  
Comme pour recueillir un doux remerciement.*

*Elle cherchait dans l'oeil de sa pâle victime  
Le cantique muet que chante le plaisir,  
Et cette gratitude infinie et sublime  
Qui sort de la paupière ainsi qu'un long soupir.*

*- " Hippolyte, cher coeur, que dis-tu de ces choses ?  
Comprends-tu maintenant qu'il ne faut pas offrir*

*L'holocauste sacré de tes premières roses*

*Aux souffles violents qui pourraient les flétrir ?*

*Mes baisers sont légers comme ces éphémères*

*Qui caressent le soir les grands lacs transparents,*

*Et ceux de ton amant creuseront leurs ornières*

*Comme des chariots ou des socs déchirants ;*

*Ils passeront sur toi comme un lourd attelage*

*De chevaux et de boeufs aux sabots sans pitié...*

*Hippolyte, ô ma soeur ! tourne donc ton visage,*

*Toi, mon âme et mon coeur, mon tout et ma moitié,*

*Tourne vers moi tes yeux pleins d'azur et d'étoiles !*

*Pour un de ces regards charmants, baume divin,*

*Des plaisirs plus obscurs je lèverai les voiles,*

*Et je t'endormirai dans un rêve sans fin !”*

*Mais Hippolyte alors, levant sa jeune tête :*

*- " Je ne suis point ingrate et ne me repens pas,*

*Ma Delphine, je souffre et je suis inquiète,*

*Comme après un nocturne et terrible repas.*

*Je sens fondre sur moi de lourdes épouvantes*

*Et de noirs bataillons de fantômes épars,*

*Qui veulent me conduire en des routes mouvantes*

*Qu'un horizon sanglant ferme de toutes parts.*

*Avons-nous donc commis une action étrange ?*

*Explique, si tu peux, mon trouble et mon effroi :*

*Je frissonne de peur quand tu me dis : " Mon ange ! "*

*Et cependant je sens ma bouche aller vers toi.*

*Ne me regarde pas ainsi, toi, ma pensée !*

*Toi que j'aime à jamais, ma soeur d'élection,  
Quand même tu serais une embûche dressée  
Et le commencement de ma perte ! "*

*Delphine secouant sa crinière tragique,  
Et comme trépignant sur le trépied de fer,  
L'oeil fatal, répondit d'une voix despotique :  
- " Qui donc devant l'amour ose parler d'enfer ?*

*Maudit soit à jamais le rêveur inutile  
Qui voulut le premier, dans sa stupidité,  
S'éprenant d'un problème insoluble et stérile,  
Aux choses de l'amour mêler l'honnêteté !*

*Celui qui veut unir dans un accord mystique  
L'ombre avec la chaleur, la nuit avec le jour,  
Ne chauffera jamais son corps paralytique*

*A ce rouge soleil que l'on nomme l'amour !*

*Va, si tu veux, chercher un fiancé stupide ;*

*Cours offrir un coeur vierge à ses cruels baisers ;*

*Et, pleine de remords et d'horreur, et livide,*

*Tu me rapporteras tes seins stigmatisés...*

*On ne peut ici-bas contenter qu'un seul maître ! "*

*Mais l'enfant, épanchant une immense douleur,*

*Cria soudain : - " Je sens s'élargir dans mon être*

*Un abîme béant ; cet abîme est mon cœur !*

*Brûlant comme un volcan, profond comme le vide !*

*Rien ne rassasiera ce monstre gémissant*

*Et ne rafraîchira la soif de l'Euménide*

*Qui, la torche à la main, le brûle jusqu'au sang.*

*Que nos rideaux fermés nous séparent du monde,*

*Et que la lassitude amène le repos !*

*Je veux m'anéantir dans ta gorge profonde,*

*Et trouver sur ton sein la fraîcheur des tombeaux !”*

*- Descendez, descendez, lamentables victimes,*

*Descendez le chemin de l'enfer éternel !*

*Plongez au plus profond du gouffre, où tous les crimes,*

*Flagellés par un vent qui ne vient pas du ciel,*

*Bouillonnent pêle-mêle avec un bruit d'orage.*

*Ombres folles, courez au but de vos désirs ;*

*Jamais vous ne pourrez assouvir votre rage,*

*Et votre châtement naîtra de vos plaisirs.*

*Jamais un rayon frais n'éclaira vos cavernes ;*

*Par les fentes des murs des miasmes fiévreux*

*Filtrent en s'enflammant ainsi que des lanternes*

*Et pénètrent vos corps de leurs parfums affreux.*

*L'âpre stérilité de votre jouissance*

*Altère votre soif et roidit votre peau,*

*Et le vent furibond de la concupiscence*

*Fait claquer votre chair ainsi qu'un vieux drapeau.*

*Loin des peuples vivants, errantes, condamnées,*

*A travers les déserts courez comme les loups ;*

*Faites votre destin, âmes désordonnées,*

*Et fuyez l'infini que vous portez en vous !*

*Charles Baudelaire (1821-1867)*